



Ben X

Un film de **Nic Balthazar**

Au cinéma le 19 mars

dossier d'accompagnement pédagogique

Français / Cinéma

Lycée

Réalisé par **Florence Salé**, professeur de Français

Proposé par le site Zerodeconduite.net

En association avec **Océan Films**

Introduction

Premier film d'un jeune auteur flamand, *Ben X* de Nic Balthazar frappe par son ambition et les thèmes qu'il embrasse : la différence (en l'occurrence l'autisme) et son acceptation, les phénomènes de harcèlement moral, le mal-être et le suicide des adolescents, l'importance et le poids des images qui prolifèrent grâce aux nouvelles technologies, etc.

Même si *Ben X* ne rentre pas directement dans le cadre des programmes de l'Education Nationale, l'ensemble de ces thèmes touche de très près la communauté éducative, que le film met par ailleurs en scène.

Réalisé par une enseignante de Français, ce dossier d'accompagnement propose un parcours à la fois formel et thématique dans ce film foisonnant qu'est *Ben X*. Même si elles ont été conçues en regard des programmes de Français du Lycée, ces approches peuvent être adaptés à d'autres niveaux et disciplines. Des **encarts thématiques (En savoir plus)** proposent d'approfondir les thèmes que nous ne pouvions pas traiter exhaustivement dans le corps du dossier.

Synopsis

Ben n'est pas un adolescent tout à fait comme les autres. Choyé par sa mère et protégé par son petit frère, il vit dans son propre monde. Pour lui, l'extérieur est d'une violence inouïe. Aller à l'école est devenu un enfer, surtout depuis que deux types de son lycée technique le traquent, le harcèlent et l'humilient, le poussant lentement mais sûrement à bout.

Son unique havre de paix est sa chambre. Dès qu'il s'y retrouve, il allume son ordinateur et plonge dans le seul univers où il se sente un peu plus en " sécurité ", celui d'Archlord, un jeu en ligne fascinant. Il devient alors Ben X, un héros invincible, dont le cœur bat pour une certaine Scarlite. Alors qu'il décide d'en finir avec son douloureux quotidien, par le seul moyen qui trouve grâce à ses yeux, cette jeune fille énigmatique va entrer dans sa vie...

I La narration : de la tragédie à la prise de conscience

NB : Ce dossier dévoile des éléments importants de l'intrigue du film !

Les strates temporelles

On remarquera que le film mêle trois temporalités différentes :

- le présent, qui raconte le quotidien de Ben (en famille, au lycée), ses démêlés avec Bogaert et Desmet.
- des retours dans le passé (*flash backs* en langage cinématographique ou analepses).

Ces flash-backs nous représentent le passé de Ben, nous font pénétrer dans ses souvenirs. Ils enrichissent le portrait de Ben, en faisant prendre conscience au spectateur de la violence subie par le personnage depuis sa plus tendre enfance et du décalage dont il souffre avec la réalité.

- des sauts dans le futur (*flash-forwards* ou prolepses)

On s'attardera sur ces *flash-forwards* : ils sont constitués par des témoignages face caméra des proches de Ben, à la manière d'un documentaire ou d'un reportage télévisé. La mine grave, voire triste, chacun parle de manière allusive d'un drame concernant Ben qu'ils n'ont pas su éviter. "Il faut toujours un mort." est la première phrase prononcée par la mère de Ben. Le discours qu'ils tiennent s'appuie sur une fin qui ne nous est pas révélée tout de suite, mais qui apparaît de moins en moins mystérieuse : le suicide de Ben.

Une tragédie

On pourra rapprocher cette construction narrative de celle de la tragédie : ces *flash-forwards* nous donnent l'impression d'un fin inéluctable, d'une issue fatale à laquelle Ben n'a pas réussi à échapper, et que ses proches n'ont pas su éviter. Réunis symboliquement autour du tombeau de Ben, les témoins (la mère, le père, les enseignants et les camarades de Ben, les médecins...) tiennent le rôle du chœur dans la tragédie antique, annonçant et déplorant la catastrophe finale.

Comme dans la tragédie, ces interventions suscitent un double sentiment de terreur (puisque le spectateur s'attend avec angoisse à la catastrophe finale) et de pitié (envers un personnage dont le reste du film nous montre à quel point il a été incompris).

La fonction cathartique de la tragédie est également présente, puisque cette construction narrative implique le spectateur et l'engage à une prise de conscience.

Le retournement final

Le dénouement déjoue les "promesses" sans les trahir. Il y a bien eu mort d'homme, mais cette mort est fausse, simulée. Symboliquement, cette mort correspond à une renaissance. Loin d'être décevant, ce dénouement enrichit donc le film.

Le dénouement nous fait comprendre que les témoignages filmés qui entrecourent le récit de la vie de Ben proviennent d'un documentaire tourné par la télévision, et que journalistes et téléspectateurs ont été eux aussi les dupes d'une mise en scène initiée par la mère de Ben.

Dans le film, la manipulation imaginée par Scarlita et Ben, avec la complicité de ses parents, opère à trois niveaux : envers les personnages rassemblés dans l'église le jour de la cérémonie funéraire (camarades, enseignants) / envers le grand public qui assiste à l'émission de télévision pour laquelle ont été enregistrés les témoignages / envers le spectateur du film *Ben X*.

II. Etude d'un thème : l'Autre, entre solitude et différence

Vocabulaire

Question préalable : Comment caractériseriez-vous le personnage de Ben ?

On attend des élèves qu'ils formulent des impressions d'abord générales, voire erronées, pour les amener à penser la différence. Certains termes appellent un commentaire plus précis :

- "étrange", est issu du nom "étranger", qui vient du latin "extra neus", signifiant qui est né à l'extérieur. Ce que l'on caractérise de fait comme "étrange", c'est ce que l'on ne connaît pas voire qu'on ne reconnaît pas, parce que ce n'est pas quelque chose de familier.

- "malade", "handicapé" signifierait que le personnage est atteint d'une maladie ou d'une déficience quelconque, que sa santé est altérée, que son corps et son esprit sont en mauvais état. Est-ce véritablement le cas ? Si l'on s'appuie sur le diagnostic des médecins, Ben n'est pas malade, il voit et entend aussi bien que les autres. L'un d'eux utilise la métaphore d'un ordinateur qui serait "programmé différemment". Ben ne paraît pas souffrir d'infirmité physique, ni de déficience mentale, comme en témoigne ses bons résultats à l'école.

- "inadapté", ce terme laisse penser que Ben n'est pas apte à vivre en société, ce que lui-même face à son miroir semble penser. Pourtant, Ben paraît autonome, il est capable de prendre le bus, de suivre des cours, et de se servir d'outils technologiques modernes (caméra, ordinateur, téléphone). Ce sont ses relations à autrui qui posent problème. On pourra se demander si Ben est inadapté ou si ce sont les autres qui ne font pas l'effort de s'adapter à lui.

Les autres termes (seul, victime...) permettront de dresser un portrait moral de Ben et de sa situation.

a) La solitude de Ben.

Il convient de se demander si la solitude de Ben est subie ou choisie. Pour répondre à cette question, on étudiera les différents cadres dans lesquels cette solitude se manifeste.

- Le milieu scolaire

Premier lieu de socialisation pour un enfant, le milieu scolaire est celui qui le plus présent dans le film, à travers le lycée bien sûr, mais aussi, par des retours dans le passé, la maternelle et le primaire.

L'école est le lieu où l'on côtoie d'abord ses semblables, puisque les enfants sont réunis par tranche d'âge.

On constate de ce point de vue, que le personnage de Ben est à chaque fois mis à l'écart des autres : sous une table alors qu'il n'est qu'un tout jeune enfant, chahuté lors d'un cours de gymnastique, brimé dans sa classe de lycée. On relève que le processus de socialisation propre à l'institution scolaire est un véritable échec, car le film nous montre à travers Ben, un personnage en rupture de ban, rejeté par ses "congénères", comme disait Sartre (*Les Mots*), en raison de sa différence. Seules exceptions, un camarade qui vient lui remettre sa caméra vidéo et une autre qui désapprouve les brimades qu'il subit. Mais ces derniers ne font pas le poids face à la pression écrasante du groupe. De fait, le milieu scolaire peut se caractériser comme le lieu de l'instinct grégaire qui cimente un groupe face à un bouc-émissaire, puisque c'est l'ensemble de la classe qui suit et encourage les brimades qu'infligent Bogaert et Desmet à Ben.

On peut noter que l'attitude des adultes (professeurs, proviseur) se distingue de celle des adolescents : ils essaient d'adopter une attitude bienveillante à l'égard de Ben. Néanmoins, les adultes se révèlent collectivement incapables de protéger Ben.

Ils participent même, presque insidieusement, à l'exclusion de Ben. Ainsi le proviseur demande à la mère de Ben de s'interroger sur la poursuite des études de son fils : "Faites-nous part de la décision du médecin quant à son avenir dans cette école.". Les adultes au sein du milieu scolaire se révèlent donc décevants, ils sont incapables de bâtir une synergie qui pourrait faciliter l'accueil de Ben, dont on apprend par ailleurs, qu'il est un très bon élève. La seule solution envisagée serait le départ de Ben, ce qui n'apparaît ni logique, ni éthique.

• EN SAVOIR PLUS : La scolarisation des enfants handicapés

Sur le papier, tout va bien. Les textes réglementaires existent qui reconnaissent pleinement le droit à la scolarisation des enfants handicapés. Côté politique, tout va bien aussi, tant s'affirme, au-delà des différents gouvernements, la volonté d'ouvrir grandes les portes de l'école aux enfants atteints de déficience. L'enjeu, il est vrai, se situe au niveau de la société tout entière : élargir la place réservée aux personnes souffrant de handicap, changer le regard porté sur elles. Or nul aujourd'hui ne conteste que la scolarisation est la clé de l'insertion et le côtoiement des enfants "ordinaires" (être avec les autres) le gage essentiel de la socialisation.

Mais ces certitudes ont encore du mal à se traduire dans les faits. Aujourd'hui, tous les enfants qui pourraient être scolarisés ne le sont pas. Même si les chiffres augmentent. Même si les réticences se font moins vives...

(...)

Multiplés sont les obstacles qui continuent de nuire à la scolarisation des enfants handicapés, au nombre desquels des locaux non accessibles, des moyens et des services d'accompagnement insuffisants, le manque d'information et de formation des enseignants, mais aussi les préjugés, les peurs... Également stigmatisées, l'insuffisance des dispositifs de soutien dans les collèges, leur absence dans les lycées, des carences, enfin, dans l'orientation même de ces enfants. Et nombreux sont les parents à évoquer leur parcours du combattant pour scolariser leur enfant.

Source : <http://www.cndp.fr/actualites/question/handicap/accueil.htm>

- Le milieu familial

La solitude de Ben est aussi visible dans son milieu familial : Ben vit avec sa mère divorcée et son frère cadet.. Malgré leurs attentions, ils ne parviennent pas à établir la communication avec Ben :

— ni verbale : Ben ne répond pas aux questions de sa mère. Le moment de convivialité du petit déjeuner lui apparaît comme un rituel vide de sens. De la même façon, Ben ne parvient pas à établir de contact avec son petit frère, alors que ce dernier manifeste aussi un intérêt pour les personnages issus de l'heroic fantasy.

— ni physique : sa mère ne peut pas l'embrasser, elle embrasse sa main avant de la lui poser sur la tête, comme si elle était obligée de passer par ce geste de transition pour accéder à Ben sans violer son intimité.

De fait, on voit que le comportement de Ben est différent de celui adopté à l'école, où il est exclu ; en effet au sein de la famille, Ben a plutôt tendance à adopter un comportement solitaire, à s'isoler, comme bon nombre d'adolescents qui n'arrivent pas à communiquer avec leurs parents.

Deux espaces se distinguent dans l'univers domestique : la chambre et salle de bain sont les repaires, les deux sanctuaires de Ben. La première est organisée autour du bureau où trônent l'ordinateur et une maquette de Mantra, l'univers d'Archlord ; la seconde est polarisée par le miroir dans lequel Ben se regarde chaque matin. Si ces deux espaces sont ceux de l'intimité de Ben, ils entrent en opposition, dans la mesure où la chambre est le lieu d'un moi rêvé et idéal, celui de Ben X, tandis que la salle de bain est le lieu du vrai Ben, du "con", de "l'idiot". L'écran de l'ordinateur s'oppose au miroir de la salle de bain.

- La relation sentimentale

La seule relation sociale véritable que Ben entretienne est Scarlite, la jeune fille avec laquelle il joue sur Archlord. Leur mode de relation passe (au début du film en tout cas) par la médiation du jeu : dans cet univers virtuel d'*heroic fantasy*, il est un valeureux guerrier, elle est une elfe thaumaturge qui le guérit après les épreuves. C'est une relation quotidienne que Ben est heureux de retrouver, le matin rituellement pendant trois quarts d'heure de 5h45 à 6h33. Le spectateur prend conscience que la barrière du langage s'efface dans l'univers virtuel, grâce à la médiation offerte par l'écrit, car quand il retrouve Scarlite dans le train, Ben se trouve incapable d'esquisser un mot ou un geste. Scarlite joue un même rôle à l'égard de Ben dans la réalité et dans le monde virtuel, qu'elle le "soigne" et le remet sur pied.

Scarlite existe-t-elle vraiment ? La dernière séquence du film laisse planer une ambiguïté. Le personnage de Scarlite vient souvent hanter les pensées de Ben, elle apparaît dans des séquences purement oniriques : une fois sur son lit, comme par enchantement ; alors que Bogaert et Desmet l'ont drogué, Ben la voit arriver dans le parc et se met à l'embrasser avec volupté... En revanche, Bogaert et Desmet la voient et l'entendent sur le portable de Ben, ce qui atteste de sa réalité. On a donc légitimement le droit de penser qu'elle sauve réellement Ben du suicide et qu'elle lui souffle l'idée de la mise en scène...

On pourra comprendre la dernière scène comme une métaphore de l'importance de Scarlite pour Ben : Scarlite est toujours là, même si elle n'est pas physiquement présente.

On s'aperçoit à travers ces trois types de relations que la solitude de Ben est plus subie que volontaire. Dans un cas l'exclusion est provoquée par les camarades de Ben, qui n'acceptent pas sa différence. Dans l'autre c'est la maladie de Ben qui l'exclut. Ben exprime cette réalité quand il déclare en voix-off : "J'ai de l'autisme, ou c'est plutôt l'autisme qui m'a".

b. La différence de Ben

D'autres films de fiction (on se souvient de *Rain man* de Barry Levinson) ont mis en scène des personnages d'autistes. L'originalité de celui de Nic Balthazar est de nous offrir un double point de vue sur l'autisme : un point de vue extérieur (comment Ben est perçu par les autres) mais aussi un point de vue intérieur (comment lui-même perçoit le monde et sa maladie).

D'un point de vue extérieur

La différence de Ben se manifeste de différentes manières qui renvoient toutes à cette pathologie marquée par le repli sur soi qu'est l'autisme (mot forgé sur le grec "*autos*", soi-même) :

- la gestuelle : tête rentrée dans les épaules, air apeuré, Ben adopte une posture défensive
- le mutisme
- les difficultés avec le langage : la syntaxe de Ben paraît mécanique et absurde, comme lorsqu'il répète la phrase de sa mère en écorchant les termes ("*Je ne tiens rien à cœur*" au lieu de "*Je ne prends pas ça à cœur*").
- la phobie du contact : Ben déteste être touché, ce que sa mère a compris puisqu'elle modifie ses gestes de tendresse.

Plus généralement, Ben éprouve de grandes difficultés à s'insérer dans le jeu social et à faire sienne ses conventions : il n'arrive pas à sourire aux autres, il ne comprend pas l'humour, il trouve absurde de dire "bonjour" le matin. Littéralement, Ben ne "joue pas le jeu", comme l'indique métaphoriquement la scène en *flash-back* dans un gymnase, où il reçoit un ballon qu'il ne renvoie pas à ses camarades.

Pour approcher les autres, il a besoin d'une médiation : celle de la caméra (quand il observe les amoureux sur le banc), celle du jeu vidéo (qui lui permet d'entrer en contact avec Scarlite).

Comment les autres désignent-ils cette différence ?

Ben est exclu par le langage des autres, qui emploient pour le désigner des dénominations péjoratives : "*le martien*", "*Benny boy*", "*le débile*", ou encore "*Frankenstein*". Toutes ces dénominations expriment la différence de Ben, soit pour la renvoyer à une déficience mentale, soit pour en accentuer le caractère monstrueux. Si les autres rejettent ainsi Ben, c'est qu'ils ne comprennent pas (à l'instar, dans les souvenirs de Ben, de la professeure de sport qui lui dit qu'il est maladroit, ou des médecins qui pensent qu'il est sourd) ou ne cherchent pas à comprendre sa différence.

• EN SAVOIR PLUS : L'autisme

L'autisme est un trouble du développement, qui se manifeste dès les premières années de vie de l'enfant. Les signes sont divers et d'intensité différente d'une personne à l'autre; ils varient avec l'âge :

- . L'enfant est indifférent ou réagit bizarrement aux autres
- . L'enfant ne parle pas ou a un langage inhabituel (répétition de mots ou de phrases entendus en écho)
- . L'enfant ne s'intéresse pas aux objets ou joue d'une manière étrange (agite ou fait tourner des objets de manière répétitive).
- . L'enfant réalise des activités répétitives avec son corps (agitation des mains, tournoiement, stéréotypies etc.)

Aucun de ces signes pris individuellement n'est suffisant pour le diagnostic de l'autisme. C'est leur groupement qui est significatif, après une observation.

Source : <http://www.autisme.fr/>

Du point de vue intérieur

Nic Balthazar ne se contente pas de nous montrer Ben d'un point de vue extérieur. Il nous fait aussi entrer dans sa conscience et partager son point de vue : par la voix-off de Ben qui commente son présent et son passé, et par un traitement cinématographique original.

- *Le langage* :

D'emblée la voix-off de Ben nous fait pénétrer dans sa conscience. La volubilité et la fluidité de cette voix intérieure contrastent avec le mutisme et les maladrotes langagières de Ben dans la vie sociale. Le spectateur perçoit ainsi que Ben n'est pas le "martien" que les autres croient. La voix-off nous fait comprendre que Ben manie le langage avec finesse et précision, via un jeu constant de reformulation et d'analyse de la construction lexicale, notamment des préfixes. En effet, il sait distinguer le "*sous-rire*" du rire ("*quand il n'y a pas de quoi rire*"), aller du "*médité*" au "*prémédité*", ou encore décortiquer le verbe "*prépare*".

Ce travail linguistique manifeste non seulement une vraie attention aux mots, mais aussi une sensibilité aiguisée aux conventions sociales, comme le montre son interrogation sur le mot "bonjour" : pourquoi dire "bonjour" "que le jour soit bon ou pas" ?

Par ailleurs, la voix off manifeste la conscience que Ben a de sa différence, et la souffrance qu'elle induit, souffrance qui demeure invisible aux autres. Ce véritable monologue intérieur énonce aux spectateurs le clivage qui déchire Ben : il rêve d'être un héros dont le nom serait Ben X et il ne voit dans son miroir qu'un "idiot" incapable de vivre normalement. "*Dans les jeux je peux être qui je veux. Dans la vie je ne peux être qu'une seule personne : le con que je vois dans le miroir.*"

- Le traitement cinématographique des sensations

Mais mieux encore, Ben X s'efforce de donner une représentation cinématographique vraisemblable et cohérente de la réalité telle que la perçoit un autiste, notamment par l'entremise des sensations auditive et visuelle.

Au niveau de l'ouïe, l'étrangeté du monde réel et des voix des autres, est exprimée par le phénomène d'écho qui reduplique les bribes de phrase ou les bruits de la vie quotidienne. Un tel procédé rend bien compte d'une réalité hostile et agressive et fait prendre conscience au spectateur de la difficulté qu'a Ben à se repérer. Pour se protéger des agressions de ce monde extérieur, Ben branche son baladeur, dont la musique agit sur lui comme un cocon réconfortant.

Il en va de même pour la vue : le montage rapide, voire haché, la succession de gros plans voire d'inserts (très gros plans sur des objets ou des parties du corps, comme la bouche), les ralentis ou brusques accélérations de l'image, expriment un rapport à la réalité angoissé et inquiet .

Ces deux sensations sont intéressantes dans la mesure où lors des *flash-backs* qui nous plongent dans le passé de Ben, ce sont celles sur lesquelles s'attardent le plus les médecins en quête de symptômes.

- La contamination du réel par le virtuel

L'originalité de la mise en scène de *Ben X* est de faire une large place aux images de synthèse, celles tirées du jeu en ligne *Archlord*. Elles apparaissent quand Ben joue en ligne avec Scarlite, mais également quand il n'est pas connecté au jeu, comme si elles contaminaient la perception qu'a Ben de la réalité. Il est intéressant de noter à ce propos qu'à chaque fois qu'une situation d'angoisse surgit, l'univers virtuel d' *Archlord* se surimprime à la réalité, comme si Ben devait en passer par son "vrai" monde pour appréhender les situations le monde extérieur : ainsi son imagination convoque des situations de jeu pour réussir à ne pas se laisser impressionner par Bogaert et Desmet.

On pourrait aller plus loin en montrant que le style visuel du film, des prises de vue "réelles", est également influencé par la perception de Ben : ainsi des plans qui montrent Ben longeant des façades murées. En plus d'évoquer l'univers carcéral, ces plans ont un aspect irréel, presque virtuel, comme si la réalité aux yeux de Ben n'était pas la vraie vie, mais un monde hostile dans lequel il faut s'efforcer de survivre.

Conclusion

Ben X nous montre des personnages qui ne font pas l'effort d'aller vers Ben, qui le jugent par rapport à ses réactions, son langage, sa façon de se comporter, sans se soucier d'aller plus loin que leur représentation superficielle. L'enjeu du film est de dépasser cette représentation superficielle pour offrir à Ben, une voix propre et une identité.

Pour conclure, on évoquera l'onomastique du titre et du nom du personnage : "*ben*" en néerlandais signifie "je suis" (comme l'allemand "Ich bin"). "Ben X" c'est donc à la fois un Ben anonyme et inconnu, mais également le puissant guerrier d'Archlord (qui signe avec son épée), ou le Ben mort et achevé (le X désigne le *game over* dans le jeu).

III Argumentation : l'image

L'image, néfaste ou bénéfique ?

Ben X nous donne à réfléchir sur le pouvoir grandissant de l'image dans une société où elle prolifère, favorisée et démultipliée par les nouvelles technologies (démocratisation des moyens d'enregistrement et de diffusion : caméras portatives, téléphones portables, *webcams* / succès des sites de partage de vidéo comme Youtube ou Dailymotion). C'est l'occasion d'un débat argumenté en classe sur cette question : quel statut ont les images dans le film ?

1 - L'image néfaste

L'image dans *Ben X*, c'est avant tout travers la vidéo que les camarades de classe de Ben font circuler et qui le montre les fesses à l'air debout sur une table. Quelles sont les caractéristiques de ces images qui blessent Ben au plus profond ?

- **L'image volée** : tout d'abord l'image néfaste est une image non autorisée, volée, qui ne respecte pas l'intimité de la personne filmée et porte atteinte à son intégrité (c'est en ce sens que l'on parle de "droit à l'image"). Ce vol est aussi un viol de l'intimité de Ben. On retrouve cette proximité entre vol et viol, dans la séquence du parc, quand Desmet et Bogaert s'emparent du téléphone de Ben et visionnent le message de Scarlita.

- **L'image manipulée** : en plus d'avoir été dérobée, une image néfaste est une image qui manipule autrui. Ben est le pantin du groupe d'élèves, qui profitent de sa faiblesse pour organiser une mise en scène grotesque : la classe s'empare de Ben comme pour le porter en triomphe et le dépose bien en évidence sur une table. Tandis que les cris détournent l'attention de Ben, Desmet et Bogaert en profitent pour défaire le pantalon de ce dernier. Cette manipulation est accentuée par le montage de la séquence, qui accentue le grotesque de la situation : on voit le pantalon de Ben se baisser de manière saccadée, tandis que des incrustations matérialisent des flatulences.

- **L'image démultipliée** : la publication de la séquence démultiplie le viol, en mettant l'intimité de Ben à la portée de tous. Les images de l'humiliation de Ben sont reproduites et démultipliées. Ben reçoit la vidéo dans sa boîte mail, puis la voit sur un site de partage de vidéos en ligne, et la reçoit encore sur son téléphone portable.

On peut mesurer la souffrance de Ben à l'ampleur de sa réaction. Lorsqu'il s'aperçoit que sa mère a trouvé la vidéo, il met à sac sa chambre et détruit plus précisément ce qu'il avait de plus cher : son ordinateur et la maquette représentant le monde d'Archlord. Après cette découverte, Ben tente d'aller à la rencontre de Scarlita, mais échoue à établir le contact, et décide alors d'en finir pour de vrai (comme il avait voulu en finir dans le jeu, après avoir reçu la vidéo par mail).

Le suicide est l'aboutissement extrême de cette souffrance.

2- L'image bénéfique

Dans le film, l'image est également un allié pour Ben.

- **L'image médiatrice** : La caméra de Ben lui permet de mettre une distance, une sorte de filtre entre lui et une réalité qu'il a trop de mal à appréhender directement.

- **L'image témoin, pièce à conviction** : c'est grâce au film tourné par un camarade avec la caméra de Ben que les responsables de l'humiliation qu'il a subie sont confondus. On pourra insister sur la notion de point de vue en signalant que la même scène (l'humiliation de Ben) est filmée deux fois : par les téléphones portables des harceleurs / par la caméra de Ben. Sur les premières images on ne voit que Ben et la situation ridicule dans laquelle il se trouve. Dans l'autre, on voit le groupe d'élèves qui vocifère et harcèle Ben, ce qui montre leur lâcheté (Ben est seul contre tous) et leur cruauté.

- **L'image voulue et mise en scène** : à l'inverse de l'image volée, l'image voulue et mise en scène, manifeste un choix, une liberté qui permet de se recréer, de se réinventer. Ben choisit son cadre sur le bateau, le plan qu'il va faire et la façon dont il va en sortir. D'une certaine manière, c'est une autre façon de se créer un avatar, ou de renaître de soi-même : par ce suicide fictif, Ben se délivre des humiliations passées. Au moment où il apparaît dans la lumière du projecteur, c'est comme s'il renaissait des flots et de l'image. C'est un nouveau Ben, plus fort, plus sûr de lui, qui parle et peut s'adresser à tous ceux face auxquels il était muet : adultes, camarades, amis.

De la même façon les interventions de sa mère dès le début du film, dans ce que l'on suppose être un documentaire ou un reportage retrospectif, participent de cette même mise en scène dont nous, spectateurs, sommes les jouets.

3- Conclusion : La place du spectateur

En conclura de ces deux parties que l'image n'a pas de valeur morale en soi : tout dépend du point de vue qu'elle nous offre sur la réalité, et de la manière dont elle est utilisée. C'est une arme puissante, mais à double tranchant.

Par delà la réflexion sur l'image, le film fait aussi réfléchir sur notre position de spectateur. Dans le film, tous les personnages sont d'une manière ou d'une autre témoins, spectateurs : camarades qui filment Ben et se repaissent de ses images sur internet, ou professeurs et entourage impuissants qui guette le moindre signe d'alerte), jusqu'à Ben lui-même qui semble parfois spectateur de sa propre vie.

Le spectateur voyeur est celui à qui s'adressent les images volées et postées sur internet (ou envoyées par messagerie électronique) : dans un premier lieu les camarades de Ben qui ont participé à son humiliation, puis les autres élèves du lycée, puis tous ceux qui pourront visionner la vidéo sur Internet.

Les spectateurs indifférents, ou aveugles : ce sont en majorité les adultes (professeurs, proviseur, médecin), qui ne voient pas (ou ne veulent pas voir) le drame qu'est en train de vivre Ben.

Les spectateurs impuissants pourrait être représenté par les deux camarades de Ben, celui qui filme les auteurs de l'agression mais aussi la jeune fille qui tout en se désolidarisant du groupe ne parvient pas à changer les choses.

Le spectateur agissant est un rôle tenu par la mère qui va plus loin que nous en organisant le tournage de la fausse vidéo, ce spectateur veut changer les choses et le cours des événements et amener à une prise de conscience plus large.

En montrant la diversité des attitudes possibles face au drame de *Ben X*, en ménageant une gradation dans les attitudes, le film met en abîme la position du spectateur, et nous enjoint à notre tour à être des spectateurs agissants.

• EN SAVOIR PLUS : Le cyberharcèlement

“Par cyberharcèlement on entend toutes les formes de harcèlement qui font appel aux nouvelles technologies d'information et de communication telles que l'Internet, le GSM ou l'ordinateur pour importuner, menacer ou insulter les victimes. C'est ainsi que des insultes ou des menaces peuvent être envoyées via SMS de même que des photos gênantes via MMS. Il existe également diverses possibilités de harcèlement par le biais de l'ordinateur ou d'Internet : voler un mot de passe et ainsi accéder au compte de quelqu'un afin d'en bloquer l'accès pour l'utilisateur ou envoyer des messages insultants au nom de l'utilisateur, pirater un ordinateur et y voler des informations personnelles, harceler via MSN ou des “*chatrooms*”, créer un site web ou un weblog comportant un contenu blessant ou des photos de la victime,... Pour ceux qui sont un peu informés des nouvelles technologies les possibilités sont légion.”

Source : <http://www.saferinternet.be/>

Argumentation : l'univers virtuel, refuge ou impasse ?

Sur le même modèle, on pourra s'interroger sur l'omniprésence du jeu *Archlord* dans la vie de Ben, et mener un débat argumentatif sur le thème de l'univers virtuel : refuge ou impasse ?

III Complément : groupement de textes

Relevez ce qui dans ces extraits peut se rapporter au film de Nic Balthazar.

René Girard, la mécanique du bouc-émissaire

Les persécuteurs finissent toujours par se convaincre qu'un petit nombre d'individus, ou même un seul peut se rendre extrêmement nuisible à la société tout entière, en dépit de sa faiblesse relative. C'est l'accusation stéréotypée qui autorise et facilite cette croyance en jouant de toute évidence un rôle médiateur. Elle sert de pont entre la petitesse de l'individu et l'énormité du corps social. (p. 1243) *Le Bouc-émissaire*

La foule tend toujours vers la persécution car les causes naturelles de ce qui la trouble, de ce qui la transforme en turba, ne peuvent pas l'intéresser. La foule, par définition, cherche l'action mais elle ne peut pas agir sur les causes naturelles. Elle cherche donc une cause accessible et qui assouvisse son appétit de violence. Les membres de la foule sont toujours des persécuteurs en puissance car ils rêvent de purger la communauté des éléments impurs qui la corrompent, des traîtres qui la subvertissent

(p. 1243) *ibid.*

Si l'infirmité, même accidentelle, inquiète c'est parce qu'elle donne une impression de dynamisme déstabilisant. Elle paraît menacer le système en tant que tel. On cherche à la circonscrire mais on ne peut pas ; elle affole autour d'elle les différences qui deviennent monstrueuses, se précipitent, se télescopent, se mélangent, à la limite menacent de s'abolir. La différence hors système terrifie parce qu'elle suggère la vérité du système, sa relativité, sa fragilité, sa mortalité.

(p. 1250) *ibid.*

Si l'on regarde l'éventail que forment les victimes, dans un panorama général du sacrifice humain, on se trouve, semble-t-il devant une liste extrêmement hétérogène. Il y a les prisonniers, il y a les esclaves, il y a les enfants et les adolescents non mariés, il y a les individus de la société, les déchets de la société, tel le pharmakos grec. Dans certaines sociétés, enfin, il y a le roi.

(p. 310) *La violence et le sacré*

Victor Hugo, Notre-Dame de Paris

L'acclamation fut unanime. On se précipita vers la chapelle. On en fit sortir en triomphe le bienheureux pape des fous. Mais c'est alors que la surprise et l'admiration furent à leur comble. La grimace était son visage

Ou plutôt toute sa personne était une grimace. Une grosse tête hérissée de cheveux roux ; entre les deux épaules une bosse énorme dont le contre-coup se faisait sentir par devant ; un système de cuisses et de jambes si étrangement fourvoyées qu'elles ne pouvaient se toucher que par les genoux, et, vues de face, ressemblaient à deux croissants de faucilles qui se rejoignent par la poignée ; de larges pieds, des mains monstrueuses ; et avec toute cette difformité, je ne sais quelle allure redoutable de vigueur, d'agilité et de courage ; étrange exception à la règle éternelle qui veut que la force, comme la beauté, résulte de l'harmonie. Tel était le pape que les fous venaient de se donner.

On eût dit un géant brisé et mal ressoude.

Quand cette espèce de cyclope parut sur le seuil de la chapelle, immobile, trapu, et presque aussi large que haut, carré par la base, comme dit un grand homme, à son surtout mi-parti rouge et violet, semé de campanilles d'argent et surtout à la perfection de sa laideur, la populace le reconnut sur-le-champ, et s'écria d'une voix :

- C'est Quasimodo, le sonneur de cloches ! c'est Quasimodo, le bossu de Notre-dame ! Quasimodo le borgne ! Quasimodo le bancal ! Noël ! Noël !

On voit que le pauvre diable avaient des surnoms à choisir.

- Gare les femmes grosses ! criaient les écoliers.

- Ou qui ont envie de l'être, reprenait Joannes.

Les femmes en effet se cachaient le visage.

- Oh ! le vilain singe, disait l'une.

- Aussi méchant que laid, reprenait une autre.

- C'est le diable, ajoutait une troisième.

- J'ai le malheur de demeurer auprès de Notre-Dame ; toute la nuit je l'entends rôder dans la gouttière.

- Avec les chats.

- Il est toujours sur nos toits.

- Il nous jette des sorts par les cheminées.

- L'autre soir, il est venu me faire la grimace à ma lucarne. Je croyais que c'était un homme. J'ai eu une peur !

- Je suis sûre qu'il va au sabbat. Une fois il a laissé un balai sur mes plombs.[...]

Cependant tous les mendiants, tous les laquais, tous les coupe-bourses, réunis aux écoliers, avaient été chercher

processionnellement, dans l'armoire de la basoche, la tiare de carton et la simarre dérisoire du pape des fous. Quasimodo s'en laissa vêtir sans sourciller et avec une sorte de docilité orgueilleuse. Puis on le fit asseoir sur un brancard bariolé. Douze officiers de la confrérie des fous l'enlevèrent sur leurs épaules ; et une espèce de joie amère et dédaigneuse vint s'épanouir sur la face morose du cyclope, quand il vit sous ses pieds difformes toutes ces têtes d'hommes beaux, droits et bien faits. Puis la procession hurlante et déguenillée se mit en marche pour faire, selon l'usage, la tournée intérieure des galeries du Palais, avant sa promenade des rues et des carrefours.

Stieg Larson, Millenium t. 2, La fille qui rêvait d'un bidon d'essence et d'une allumette

NB : Lisbeth Salander est un des personnages principaux de la trilogie Millenium. Elle est atteinte du syndrome d'Asperger.

Une seule fois, Lisbeth Salander réagit avec une sorte d'émotion devant ce que véhiculait le bruissement des médias. Un titre attira son attention.

“NOUS AVIONS PEUR D'ELLE”

Elle menaçait de nous tuer, disent ses professeurs et camarades.

Celle qui parlait était un ancien professeur, une certaine Birgitta Miaas, actuellement peintre sur soie, qui s'étalait sur Lisbeth Salander ayant menacé ses camarades de classe et racontait que même les professeurs avaient eu peur d'elle.

Lisbeth avait effectivement croisé Miaas. Leur rencontre n'avait cependant pas été d'une grande pureté.

Elle se mordit la lèvre inférieure et constata qu'elle avait onze ans à l'époque. Elle se souvenait de Miaas comme d'une remplaçante pénible en maths qui s'était entêtée à lui poser une question à laquelle elle avait déjà répondu correctement mais faux à en croire le manuel. En réalité, le manuel se trompait, ce qui, de l'avis de Lisbeth, aurait dû être évident pour tout le monde. Mais Miaas s'était de plus en plus entêtée et Lisbeth était devenue de moins en moins disposée à discuter la question. Pour finir, elle était restée sans bouger, la bouche formant un mince trait avec la lèvre inférieure poussée en avant jusqu'à ce que Miaas totalement frustrée, la prenne par l'épaule et la secoue pour attirer son attention. Lisbeth avait riposté en lançant son livre à la tête de Miaas, d'où un certain désordre. Elle avait craché et donné de pieds autour d'elle tandis que ses camarades de classe essayaient de la maîtriser.

Cet article disposait d'un grand espace dans un journal du soir et laissait aussi la place à quelques citations mises en légende d'un encadré montrant l'un des anciens élèves de sa classe posant devant l'entrée de son école de l'époque. Le garçon en question s'appelait David Gustavsson et se disait actuellement assistant financier. Il prétendait que les élèves avaient peur de Lisbeth Salander puisqu'un jour "elle avait proféré des menaces de mort". Lisbeth se souvenait de David Gustavsson comme d'un de ses plus grands persécuteurs à l'école, un gros costaud brutal doté d'un QI minimal et qui loupait rarement une occasion de distribuer des injures et des coups de coude dans les couloirs. Une fois il l'avait attaquée derrière le gymnase à la pause déjeuner et, comme d'habitude, elle s'était défendue. Physiquement, elle n'avait aucune chance, mais elle estimait que mieux valait mourir que capituler. L'incident avait déraillé, un grand nombre d'élèves s'étant rassemblés autour d'eux pour regarder David Gustavsson taper sur Lisbeth Salander à ne plus en finir. Cela les avait amusés jusqu'à un certain point, mais cette idiote ne comprenait pas son propre intérêt, elle restait à terre et ne se mettait même pas à pleurer ou à implorer pitié.

Un moment plus tard, les élèves eux-mêmes ne supportaient plus ce spectacle. David était tellement supérieur et Lisbeth tellement sans défense que David commença à récolter des mauvais points. Il avait démarré quelque chose qu'il ne savait pas terminer. Pour en finir, il balança à Lisbeth deux bons coups de poing dont l'un lui fendit la lèvre et l'autre lui coupa le souffle. Les autres élèves l'abandonnèrent en un tas misérable derrière le gymnase et disparurent en riant au coin du bâtiment.

Lisbeth Salander était rentrée à la maison panser ses plaies. Deux jours plus tard elle était revenue avec une batte de base-ball. Au milieu de la cour, elle l'avait assénée sur la tête de David, sur l'oreille. Quand il fut à terre, complètement choqué, elle appuya la batte sur sa gorge, se pencha sur lui et lui chuchota que si jamais il la touchait encore, elle le tuerait. A ce moment, les adultes se rendirent compte que quelque chose se passait, et on emmena David à l'infirmerie, tandis que Lisbeth devait comparaître devant le principal pour y recevoir le verdict : punition, notification dans son dossier, et poursuite des enquêtes sociales.

Proposition de synthèse

I- L'Autre.

- La victime est l'Autre par excellence : Ben et Lisbeth sont autiste, Quasimodo est affligé d'une monstruosité physique, mais il est aussi handicapé (sourd et borgne). Ils sont tous les trois en situation de faiblesse. Toutes ces caractéristiques se retrouvent dans le texte de René Girard qui décrit le profil des victimes.

- La victime est perçue comme une menace contre la société et la cohésion sociale : Quasimodo est décrit comme une créature diabolique, qui peut nuire aux femmes enceintes. Les médias présentent Lisbeth comme une dangereuse psychopathe, Ben par sa différence représente une gêne pour ses camarades et pour l'institutions scolaire.

II- Un même schéma

- La victime est insultée et brimée par des appellations péjoratives, ainsi Quasimodo est qualifié de “*vilain singe*”, Lisbeth “*d’idiot*” (par le recours au discours indirect libre), Ben de “*martien*”.

- La victime réunit l’ensemble de la communauté contre elle, la foule pour Quasimodo, les élèves pour Lisbeth comme pour Ben.

- La violence se déchaîne contre les personnages, violence physique à l’encontre de Ben et de Lisbeth, violence verbale à l’égard de Quasimodo qui ne comprend pas.

III- Nuances... et conclusion.

On pourra insister dans cette dernière partie sur la construction du texte de Stieg Larson, qui est sans doute celui qui plaira le plus aux élèves, et sur ses “ficelles” narratives.

- le manichéisme est total : le professeur est déconsidérée, puisqu’elle était “*remplaçante*”, qu’elle préférerait s’appuyer sur le manuel plutôt que sur son intelligence ; d’ailleurs elle est devenue “*peintre sur soie*”. L’agresseur est une brute, qui non seulement s’attaque à une fille, mais encore à un être beaucoup plus faible que lui. A chaque fois Lisbeth est en posture héroïque de résistance face à l’oppression et à l’injustice : plus intelligente que son professeur et que son manuel, elle retourne également par son courage le rapport de force physique. Elle gagne donc sur les deux tableaux, mental et physique.

- L’opposition entre la “version officielle” véhiculée par le journal et ce qu’elle a vécu en réalité est si flagrante qu’elle renforce dans l’esprit du lecteur le sentiment d’une terrible injustice. Celle-ci appelle forcément un désir de vengeance, qui est assouvi par la scène finale, dont la violence est occultée dans l’esprit du lecteur par le souci légitime de compensation. On est ici dans une logique de vengeance, celle de la loi du talion.

On notera la subtilité du film, par rapport à l’écriture du roman policier.

La comparaison est pertinente, puisque comme dans l’extrait le film confronte le point de vue interne de Ben et le point de vue des autres.

Mais le retournement de situation est d’une toute autre nature : la tentative de Ben de prendre le dessus physiquement sur ses agresseurs (l’épisode du crucifix-poignard) est vaine. Ben parviendra à se rendre justice tout de même, mais d’une manière détournée, par la médiation des images. L’intimité de Ben a été violée par l’image, il dénonce par l’image ce qui lui a été fait devant l’ensemble de la communauté. Au lieu de répondre spontanément (par la violence soit envers les autres, soit envers soi), il entre dans le champ d’une distance réflexive où il est à la fois réalisateur, acteur et monteur. Le désir de compensation du spectateur est comblé, mais pas au moyen d’une scène de violence voyeuriste.

Crédits

Dossier réalisé par **Florence Salé**, professeur de Français au lycée Eugène Delacroix de Drancy (93). Version 06/03/08

Zéro de conduite.net